

L'ÉGLISE SAINT LOUIS

La « cathédrale de l'Etat Français »

L'église Saint Louis de Vichy occupe une place importante dans le cérémonial vichyste, très soigneusement pensé et mis en scène. L'on sait combien la relation avec l'Eglise catholique a été importante pour le régime de l'« Etat français » ; dès 1940, elle lui a accordé un soutien actif ; la hiérarchie catholique s'est réjouie sans discrétion de l'arrivée au pouvoir du nouveau régime et de la disparition de la République, coupable selon elle d'être, depuis 1905, un « régime sans Dieu » ; elle s'est félicitée, parfois bruyamment, de l'instauration d'un régime mettant en avant des valeurs traditionnelles, d'ordre et de hiérarchie, pour lesquelles elle militait de longue date. Pétain, quant à lui, a bien compris combien l'Eglise catholique, par sa force d'encadrement de la société, pouvait jouer un rôle décisif dans la mise en place de la Révolution Nationale. Aussi les relations entre le gouvernement et la hiérarchie catholique ont-elles été étroites, au moins jusqu'en 1942, date à laquelle les rafles antisémites provoquent des protestations de la part de nombre d'évêques (Mgr Saliège, Mgr Théas, Mgr Delay, Mgr Gerlier), qui pourtant, ne s'étaient guère émus de l'instauration du statut des juifs d'octobre 1940. Si, à partir de l'été 1942, des catholiques s'éloignent de Vichy, voire le combattent, la majorité de la hiérarchie, dont le pétainisme décline quelque peu, demeure cependant largement maréchaliste.

En conséquence, dès l'été 40, dans un contexte de religiosité exacerbé par la défaite et une volonté chez certains de prêcher une repentance pénitentielle, le gouvernement installé à Vichy met en scène ses relations avec l'Eglise catholique. Pétain, dont la foi est tardive, et dont la vie privée n'a pas toujours été en conformité absolue avec les préceptes canoniques¹, comprend bien qu'il faut entretenir cette religiosité, ravivée par la guerre et la défaite², et cultiver cet appui d'une force d'encadrement aussi puissante. Aussi fait-il de l'église Saint Louis de Vichy le lieu au sein duquel lui-même, son gouvernement, ses soutiens pourront sceller cette alliance. Elle devient donc, d'une certaine façon, le lieu de culte du régime. « *Le savoir-faire cérémoniel de l'Église fut grandement mis à contribution et les cathédrales apparurent à nouveau comme les sanctuaires privilégiés de la sacralité d'État. La scène de l'accueil du maréchal Pétain par l'évêque sur le perron de son église, abondamment filmée et photographiée, reste un topique de la représentation du régime de Vichy* »³.

Cette église a été construite entre 1861 et 1865, sur décision personnelle de Napoléon III, et sur des fonds provenant de la ferme de l'établissement thermal. Remise à la ville en 1865, elle devient le centre d'une nouvelle paroisse en 1869. Objet d'affrontement au début du vingtième siècle, au moment des luttes religieuses, son parvis se voit attribuer en 1909 le nom du chevalier de la Barre⁴. Le lieu n'est donc pas neutre, lorsque Pétain décide en 1940, d'en faire l'église du régime ; la preuve en est que le 15 janvier 1941, dans le cadre d'un vaste mouvement de modification des noms de rue, le parvis devient la place Saint Louis. L'assimilation est alors fréquemment faite entre le monarque du XIII^e siècle et Pétain. Ainsi le 21 août 1942, *L'Avenir du Plateau Central* rappelle que « *Saint Louis (fut) roi justicier, roi social, qui a fait la guerre aux Anglais et que sous son règne furent élaborés les premiers textes corporatifs* ». La presse maréchaliste ne se prive pas de faire le parallèle entre le souverain mythifié rendant la justice sous son chêne et Pétain, décrit comme le vieillard protecteur des

¹ Ce n'est que tardivement, en 1941, qu'il fit régulariser religieusement le mariage civil contracté en 1920 avec Eugénie Hardon, divorcée.

² Rappelons que le 19 mai 1940, le gouvernement de la République, dirigé par Paul Reynaud assiste, en contradiction absolue avec la tradition de laïcité républicaine, à un *Te Deum* à Notre Dame de Paris, pour le « salut de la nation »

³ Frédéric Le Moigne, 1944-1951, *Les deux corps de Notre-Dame de Paris*, Vingtième Siècle, Revue d'Histoire, 2003-2

⁴ Certains anticléricaux voulaient lui donner le nom de Francisco Ferrer, anarchiste espagnol exécuté à Barcelone en 1909. Le maire, Louis Lasteyras, s'y oppose.

Français ; le lien entre les deux personnages est poussé jusqu'à utiliser le chêne pour les associer ; chêne de Vincennes pour l'un, feuilles de chêne sur le képi de l'autre⁵.

Pétain se rend régulièrement à l'église Saint Louis pour assister au culte dominical⁶. Venu de l'Hôtel du Parc, il parcourt à pied la faible distance qui le sépare de Saint Louis, reçoit sur le trajet les vivats de la foule, salue les enfants. Les photographes des agences accréditées en profitent, sur le parcours aller-retour, ou à l'entrée de l'église, pour multiplier les clichés qui seront ensuite reproduits dans les journaux sous contrôle⁷. Avec l'hôtel du Parc, Saint Louis a probablement été l'un des lieux les plus photographiés de Vichy entre 1940 et 1944.

Mais sa fonction va bien au-delà. Elle est aussi le lieu où s'exerce le cérémoniel du deuil, si important dans la politique vichyste. Le 14 juillet 1940, une messe y est célébrée par le chanoine Polimann, député de la Meuse, qui vient de voter les pleins pouvoirs le 10 juillet, entouré de Mgr Gonon, évêque de Moulins et du chanoine Chevrier, et, en présence du maréchal Pétain, de Laval, de Weygand, du nonce Valerio Valeri ; le choix d'une messe, en cette date précisément, au lendemain de la défaite et de l'armistice, quatre jours seulement après le vote des pleins pouvoirs a évidemment un sens politique et prend une dimension expiatoire. Bien que maintenue, la célébration du 14 juillet change de sens, elle ne commémore plus le souvenir de 1789 mais devient selon une circulaire du 10 juillet « cérémonie en l'honneur des Français morts pour la Patrie », « jour de deuil de la Patrie et de recueillement ».

Sont également célébrés à l'église Saint Louis les anniversaires de la disparition de ceux que le régime veut ériger en héros : en juillet 1941, l'anniversaire de Mers el Kébir puis, le 25 septembre 1941, la mémoire des victimes de l'offensive anglo-gaulliste de Dakar ; après une prise d'armes place de l'Hôtel de Ville, au cours de laquelle une escadrille survole la ville, une messe, à laquelle Pétain et Darlan assistent, est célébrée dans une église Saint Louis dont la façade est ornée d'un drapeau tenu par deux ancres de marine. Le 11 septembre, c'est une messe à la mémoire de Guynemer et des soldats de l'armée de l'air afin de célébrer « *leur esprit de sacrifice, d'abnégation et de renoncement* », en présence de Pétain, de Bergeret, ministre de l'Aviation, de Huntziger, de l'amiral Platon, de Barthélemy, Moysset, Valentin et du maire Pierre Victor Léger, dans une église drapée de tricolore, depuis chaque pilier jusqu'à la tribune. A la fin de la cérémonie, une sirène fait entendre « *son triste hululement* » selon les termes du correspondant de *l'Avenir du Plateau Central*. En 1942, des offices sont célébrés en mémoire des victimes des bombardements anglais du 3 mars qui ont fait plusieurs centaines de victimes à Boulogne-Billancourt et Sèvres ; ainsi le 9 mars, le glas retentit dans toute la ville ; tous les membres du gouvernement, ceux du conseil national alors en session, sont présents dans une église dont les murs sont tendus de noir et les enfants de chœur vêtus de la même couleur. La dimension doloriste et expiatoire est encore une fois manifeste ; s'ajoute l'expression d'une anglophobie sans retenue. A toutes ces cérémonies, s'ajoutent les nombreuses messes en faveur des prisonniers, précédées de veillées et accompagnées d'appel aux dons par le Secours national, sans compter celles qui précèdent systématiquement les cérémonies de célébration de l'armistice du 11 novembre.

⁵ Rappelons qu'un chêne de la forêt de Tronçais reçut en 1940 le nom de chêne Maréchal Pétain, probablement à l'initiative de Jacques Chevalier, familier de la région. A la Libération, cet arbre fut fusillé symboliquement.

⁶ Curieusement, alors que le culte de Jeanne d'Arc est au cœur des politiques de Vichy, qui organise une fête annuelle en mai, le Maréchal ne se rend que très rarement à l'église Jeanne d'Arc, qui se trouve dans un quartier périphérique.

⁷ Sur certaines photographies, par exemple en septembre 1941 lors de la messe à la mémoire de Guynemer, l'on voit un Suisse en grand uniforme à l'entrée de l'église ! Il accueillait les paroissiens, les plaçait sur les bancs ou chaises loués à l'année, donnait le rythme lors des processions. Il s'agit de Monsieur Alphonse Bousset, sacristain de l'église Saint Louis.

Saint Louis est surtout le lieu où sont célébrées les obsèques des personnages importants du régime. Deux exemples sont particulièrement significatifs :

- Les obsèques du général Huntziger, le 15 novembre 1941. Huntziger, qui fut le signataire de l'armistice de juin 1940, puis un soutien fidèle du régime, meurt dans un accident d'avion, avec six autres militaires, au-dessus des Cévennes. Les obsèques qui lui sont faites sont grandioses : le cortège, venu de la gare, descend la rue de Paris, arrive à Saint Louis, où une chapelle ardente est organisée. Un immense drapeau en berne barre la façade de l'église. L'ensemble du gouvernement est présent, ainsi que de nombreuses délégations officielles, parmi lesquels Otto Abetz, ambassadeur allemand à Paris, accompagné de Krugg Von Nidda, consul général à Vichy ; le général Vogl représente la Wehrmacht ; Hitler a fait parvenir une gerbe. La messe est célébrée par Mgr Gonon, évêque de Moulins, Mgr Leynaud, archevêque d'Alger, Mgr Chevrier, évêque de Cahors, ancien curé de Saint Louis ; puis l'absoute est donnée par Mgr Gerlier, archevêque de Lyon, primat des Gaules. A la fin de la cérémonie, les cercueils sont placés sur le parvis et sont salués par un défilé militaire.
- Les obsèques de Jacques Péricard le 23 mars 1944 ; le vice-président de la Légion, héros de 14-18, auteur du célèbre *Debout les morts*, était un fidèle entre les fidèles du maréchal.

L'Eglise Saint Louis fut aussi, en 1944, dans les derniers mois du régime de l'Etat Français le lieu de cérémonies organisées par ou en mémoire des collaborationnistes les plus marqués : un service religieux, auquel assiste Pétain, à la mémoire d'Henriot en juin 44; les obsèques de membres des GMR le 2 février 1944, en présence de Darnand qui prononce un discours. L'aumônier de la Milice, Bouillon, est le maître de cérémonie⁸.

L'on voit donc que l'Eglise Saint Louis fut durant les quatre années du gouvernement de l'Etat français le lieu d'un cérémonial du deuil, de la souffrance et de l'expiation et le théâtre d'un catholicisme traditionnaliste, peu porté à la prise de distance et encore moins à la critique vis-à-vis du régime. Cela ne signifie évidemment pas que les catholiques locaux, dans leur ensemble, partageaient ce penchant. Nombre d'entre eux évoluent vers une attitude plus circonspecte, par exemple autour du Père Dillard, dont certains sermons en 1942 comportent des critiques implicites de la politique du régime.

Toutefois, il importe de noter que le 27 août 1944, le lendemain de la libération de la ville, le chef des FFI, Pontcarral (Dudenhoeffer) ne manquera pas, lui aussi, de venir à Saint Louis pour y assister à une messe, en compagnie de Walter Stucki, ambassadeur de Suisse et négociateur du départ des troupes allemandes. Le chanoine Cote accueille Pontcarral, célèbre la messe et prononce une homélie dans laquelle il en appelle à la concorde et à l'union, invoque Saint Louis, le tout en des termes un peu lénifiants⁹ qui ne sont pas sans rappeler les invocations en ces mêmes lieux lors des cérémonies du régime qui vient de s'écrouler. Les photographies prises à la sortie de l'église sont alors étonnamment cadrées de la même façon que celles dont Pétain faisait l'objet quelques semaines auparavant !

Selon son choix, l'on interprètera cette continuité dans les pratiques et les codes, soit par la ductilité et l'opportunisme des autorités religieuses, par leur souhait de se placer au-dessus des querelles

⁸ Bouillon est en fait un prêtre du diocèse de Nice, ami de Joseph Darnand, qui s'est autoproclamé aumônier de la Milice, malgré l'opposition de son évêque Mgr Rémond.

⁹ Selon *Vichy Libre*, journal qui paraît entre le 27 août et le 17 septembre 1944 et incarne un versant modéré des nouvelles autorités, bientôt en lutte avec le CDL local qui s'exprime par le biais de *La Patrie*, le chanoine Cote exhorte à « renoncer à toutes les haines et à faire l'union autour de la Patrie glorieuse, en méditant sur la vie de Saint Louis dont c'est justement aujourd'hui la fête ». Edition du 28 août 1944.

politiciennes en assurant une forme de continuité spirituelle, ou bien encore par la nécessité de la recherche, par les nouveaux maîtres de la ville d'une caution morale inspirant l'ordre, en des temps qui s'annonçaient troublés.

M.P.